



« Le portrait tout en nuances d'une femme libre »

Le Monde

« Un paysage psychique à la transparence magnifique, à la manière des mondes «sous cloche» des derniers Resnais. »

Libération

« Vicky Krieps, ardente, rend hommage à une autrice souveraine »

Télérama

« Un film lumineux, impeccablement incarné par Vicky Krieps. »

La Tribune

« Une évocation vibrante de la poétesse autrichienne. »

Sud Ouest

« Vicky Krieps transcende le film de Margarethe von Trotta. »

Le Canard enchaîné

« Les acteurs, Vicky Krieps et Ronald Zehrfeld, tiennent brillamment la note. »

Transfuge

Margarethe von Trotta, couples d'éclats

Le nouveau long métrage de la cinéaste allemande, «Ingeborg Bachmann», sort en compagnie de «l'Amie» (1983). Deux beaux films sur l'intimité des femmes, leurs relations amoureuses ou amicales.

A l'occasion de la sortie de *Ingeborg Bachmann* de Margarethe von Trotta, cinéaste incontournable issue du nouveau cinéma allemand des années 70 (et seule femme derrière la caméra du groupe), la société Splendor Films ressort, couplé, *l'Amie* (1983). Quarante ans les séparent. La permanence chez Trotta est celle des femmes donc des actrices qu'elle étudie : là Angela Winkler et Hanna Schygulla liées par une amitié inédite car sans envie ni rivalité féminine, qui débute par un coup de foudre et finit par un coup de feu ; ici Vicky Krieps en Ingeborg Bachmann, immense écrivaine autrichienne de l'après-guerre et de la pensée de l'après-guerre – très proche de Paul Celan avec qui elle entretint une correspondance essentielle –, de la possibilité ou non de la poésie après les camps.

Vanité. Krieps, l'actrice-sphinx, ici dans son élément de sable, fan de *Lawrence d'Arabie*, semble entrer à son tour «en amitié» avec la figure de Bachmann, comme Barbara Sukowa dans les précédents films, mais elle procède

comme à chaque fois sans le moindre mimétisme : Krieps ne fait même pas l'effort de se coller une frange à la Bachmann. Elle préfère, à la ressemblance cosmétique, une évocation et un état : le tourment, l'étourdissement. Elle flageole, se tient au bord du malaise, de l'effondrement, comme d'un précepte. Krieps use de ses cernes comme seul maquillage, et de ce trait qu'elle exagère elle fait le centre du caractère, de sa fatigue morale, de son trouble y compris visuel, comme si Bachmann, entre deux cigarettes, était en proie à des migraines ophtalmiques.

Krieps incarne et atteint Bachmann non par la ressemblance du masque, donc, mais par des nuances d'ombres et de blancheur dans un jeu de météorologie diaphane. Elle la transfigure en accord avec la cinéaste, c'est une étude quasi zweiguienne, «24 Heures dans la vie de Bachmann». Les spécialistes de la poétesse comme les biographes de Max Frisch – le dramaturge charismatique et son amour avec Bachmann, que le film restitue seul –, tous les puristes s'étrangleront face à la trahison. Qu'importe, Trotta a toujours eu ce talent fin et cruel de rendre d'un couple (elle vécut vingt ans avec Volker Schlöndorff et l'œuvre traite foncièrement de cela, de cette expérience à deux-là) les tropismes, les intensités qui rapprochent deux êtres tout en éloignant l'homme de la femme : l'homme est libre de sa vanité, ego admis dans la société, la femme se voit reprocher son arrogance, nuance.



Vicky Krieps, actrice-sphinx, incarne l'autrice Ingeborg Bachmann. SPLENDOR FILMS

«Le fascisme est la première chose dans la relation entre un homme et une femme.» La phrase de *Franza*, roman inachevé de Bachmann, qu'on entend prononcer dans le film, signe l'univers de Trotta depuis toujours, *l'Amie* en particulier, toutes ses études de couple – comme des amies et des sœurs qui remettent en cause le fonctionnement du couple. Quelques heures, quelques années dans la vie d'une femme, c'est toujours l'étude d'une femme créatrice dans son couple et pas un biopic hagiographique.

Plénitude. Trotta privilégie les moments privés, d'introspection comme de travail (toutes écrivain), et les échappées ou retraites au désert, en Egypte pour Bachmann, en Israël pour Arendt, en prison pour Luxembourg, en Provence pour «l'amie». Le processus qui ronge les âmes écartèle le couple, entre convention et création, l'éthos bourgeois et l'éthos révolutionnaire, le silence et le fracas. Qu'elle soit une femme d'exception et célèbre (Rosa Luxembourg, Hannah Arendt, Ingeborg Bachmann) ou une femme parmi les autres, extraordinaire et banale (une amie, une sœur, une Katharina Blum), se joue une tension toujours singulière entre sororité, fraternité quand l'héroïne a un frère (comme dans *l'Amie* où il s'est suicidé), et conjugalité.

Les deux films sont beaux et distincts. Trotta, cinéaste du couple (recomposé, décomposé ou heureux), se concentre sur l'organisation de ses récits, l'art du raccord, des transitions et des rimes, comme dans ce dernier tout de sentimentalité glissée. Elle travaille de plus en plus à une élaboration plastique, en vue de la plénitude discrète, ultra-classique, des cadres, des avants et arrière-plans (les lignes de regard et d'horizon sont cruciales). Elle crée dans *Ingeborg Bachmann* un paysage psychique à la transparence magnifique, à la manière des mondes «sous cloche» des derniers Resnais. Les films commencent souvent par une fenêtre, par une femme à la fenêtre, son visage tourmenté.

Ensuite la femme s'allonge ou s'affaisse, le plus souvent une cigarette à la main. La fin tragique réelle d'Ingeborg Bachmann, brûlée dans son lit alors qu'elle s'était endormie avec sa cigarette, semble soudain l'évident avec d'incandescence de l'œuvre consumée, parfois lumineuse parfois éteinte, de Trotta.

C.N.

INGEBORG BACHMANN de MARGARETHE VON TROTTA avec Vicky Krieps, Ronald Zehrfeld... 1h 51.
L'AMIE (1983) avec Hanna Schygulla, Angela Winkler... 1h 45.

Un portrait tout en nuances d'une femme libre

Margarethe von Trotta s'insinue dans la vie conjugale de la célèbre poétesse autrichienne Ingeborg Bachmann, incarnée par Vicky Krieps

INGEBORG BACHMANN

■ ■ ■ ■ □
Figure centrale et révéree de la littérature autrichienne d'après-guerre, la poétesse Ingeborg Bachmann (1926-1973) aura vécu sa vie sans s'excuser. Elle fut approchée une première fois par le cinéma, dans une brillante adaptation du cinéaste Werner Schroeter qui porta à l'écran *Malina* (1991), son unique roman (1971), sur un scénario d'Elfriede Jelinek. La Nobel de littérature et grande admiratrice de Bachmann disait d'elle qu'elle était la première femme de la littérature de l'après-guerre des pays de langue allemande qui, par des moyens radicalement poétiques, a décrit la continuation de la guerre, de la torture, de l'anéantissement, dans la société, à l'intérieur des relations entre hommes et femmes.

Nouvelliste et surtout poétesse, Bachmann se trouve au sommet de sa gloire à 30 ans, et meurt à l'âge de 47 ans, sans que l'on sache si cette mort fut accidentelle ou volontaire. On craignait toutefois

qu'un film vienne couler l'intensité de cette existence dans la forme d'un biopic académique, et d'un prévisible récit d'émancipation au féminin comme on en compte tant aujourd'hui. Heureusement, c'est tout ce qu'évite *Ingeborg Bachmann*.

A l'exhaustivité linéaire qu'elle avait déjà contournée dans son *Hannah Arendt* (2013), Margarethe von Trotta préfère se restreindre à six années de sa vie : sa relation avec le dramaturge Max Frisch et, suite à leur rupture, un voyage dans le désert accompagnée d'un homme plus jeune qu'elle. Télescopant ces deux époques, c'est surtout le chapitre conjugal qui s'avère être la partie plus aboutie, drame en chambre feutré coulant inéluctablement vers le malheur.

En 1958, alors au sommet de sa notoriété, l'écrivaine rencontre Max Frisch (Ronald Zehrfeld) qui pressent qu'aimer Bachmann ne sera pas de tout repos. C'est l'éternel problème d'une femme qui veut tout de la vie : la gloire littéraire, le mariage et la transgression, l'intellectualité et les belles

robes – on ne peut s'empêcher de voir dans cette parade de tenues somptueuses qui soutiennent la performance de Vicky Krieps, un écho au film qui nous l'a fait découvrir, *Phantom Thread* (2018) de Paul Thomas Anderson, où elle était la muse et maîtresse d'un grand couturier.

Étincelant égoïsme

Sans doute consciemment, *Ingeborg Bachmann* cultive une géométrie souterraine avec ce film : même récit de luttes pour la reconnaissance, de mariage comme petit théâtre de frustrations, qui plus est lorsqu'il enferme ensemble deux écrivains : « Tu vas me rendre malheureux, mais je prends le risque », prophétise Frisch.

Après leur installation ensemble à Zurich, leur relation se crispe sous le poids des petites vexations et irritations quotidiennes : c'est le bruit de la machine à écrire de Frisch, qui empêche Bachmann de travailler dans la pièce d'à côté ; un repas qui n'est pas sur la table lorsqu'il revient d'un long voyage. En lieu et place du bon dîner, trône un

bouquet de roses rouges, emblème fougueux de cette autre vie que l'écrivaine cultive loin des regards et que Trotta résume à une nuée de beaux jeunes hommes et de regards appuyés – le film cultive une lascivité d'autant plus forte que tout se tient hors champ.

Évitant le cliché du portrait hagiographique sur une femme libre, la cinéaste lui préfère celui, plus mat, d'une femme qui n'a pas prévu de s'expliquer. Loin de chercher à nous glisser dans sa perception, la performance froide de Vicky Krieps fait de l'opacité l'emblème de sa liberté. On irait même jusqu'à dire que Bachmann, incarnée comme à distance, a presque quelque chose de mal aimable dans son étincelant égoïsme. Que la liberté d'une femme irrite d'abord notre propre envie de conformisme ou de parcours exemplaire, voilà qui est heureux. ■

MURIELLE JOUDET

Film allemand de Margarethe von Trotta. Avec Vicky Krieps, Ronald Zehrfeld, Tobias Resch (1 h 51).

Vicky Krieps, ardente, rend hommage à une autrice souveraine.

Ingeborg Bachmann

Margarethe von Trotta

Création littéraire, quête de liberté, passion amoureuse... Le biopic un peu sage mais sensible d'une poétesse autrichienne méconnue.



En France, Ingeborg Bachmann (1926-1973) est encore largement méconnue, souvent réduite à *Malina*, roman adapté par Werner Schroeter en 1991, dans un film incandescent, où Isabelle Huppert était formidable en écrivaine fiévreuse se consumant par l'écriture. Dans les pays germaniques, l'autrice autrichienne jouit au contraire d'une aura exceptionnelle, étant considérée peu ou prou comme la poétesse majeure du XX^e siècle. Quelques-uns de ses poèmes sont dits dans ce film. Car Margarethe von Trotta a choisi une période où l'autrice, alors au sommet de sa carrière, a décidé de rompre avec la poésie pour se consacrer au roman, aux nouvelles et à la traduction. Au même moment, en 1958, débute sa passion avec Max Frisch, écrivain suisse allemand, lui aussi fameux.

C'est par le biais de leur relation tumultueuse sur plusieurs années que la cinéaste dessine le portrait d'Ingeborg Bachmann. En la montrant à la fois comme une amoureuse et une femme toujours soucieuse de son indépendance, un être sensible et un



esprit brillant, docteure en philosophie. De Paris à Rome (où l'écrivaine a longtemps vécu et où elle est morte), de Zurich à Berlin, le film raconte la cohabitation compliquée des deux créateurs, unis par leur complicité intellectuelle, empêchés aussi par une rivalité, surtout alimentée par Max Frisch. Moderne, féministe avant l'heure, audacieuse dans ses expériences sexuelles, Ingeborg Bachmann est érigée en une sorte de modèle par ce biopic classique et un peu sage. Reste que Vicky Krieps apporte un mélange d'ardeur et de tourment

à même de convaincre. Cigarette conquérante, parure toujours élégante, elle offre l'image d'une souveraine de la littérature qui serait libre. Elle incite vivement à (re)découvrir Ingeborg Bachmann, ce qui en soi est déjà profitable. ▶ Jacques Morice

De Margarethe von Trotta aussi ressort en salles, en version restaurée, *L'Amie* (1983), avec Angela Winkler et Hanna Schygulla, récit d'une amitié singulière qui ébranle l'emprise masculine. | Allemagne/Autriche/Suisse/Luxembourg (1h50) | Scénario: M. von Trotta. Avec Vicky Krieps, Ronald Zehrfeld, Tobias Resh.

Le Canard enchaîné

Ingeborg Bachmann

Au cours d'un voyage dans le désert d'Égypte avec un homme plus jeune qu'elle, la poétesse autrichienne Ingeborg Bachmann (1926-1973) se remémore sa rencontre et son mariage avec le dramaturge suisse Max Frisch (1911-1991), et se remet de leur séparation.

Ce biopic, centré, à la manière actuelle, sur un tournant crucial d'une vie d'artiste, reste classique dans la forme, même s'il met aux prises deux monstres sacrés de la littérature germanique et dépeint le choc de leurs volontés. Par son interprétation lumineuse, Vicky Krieps transcende ce film de Margarethe von Trotta. - **D. F.**

LA TRIBUNE DIMANCHE



Ingeborg Bachmann (Vicky Krieps) entreprend un voyage dans le désert pour tenter de se reconstruire.

WOLFGANG PETERBACH

Une femme libre

Fringante octogénaire, la talentueuse cinéaste Margarethe von Trotta consacre un film lumineux à l'écrivaine autrichienne Ingeborg Bachmann, impeccablement incarnée par Vicky Krieps.

AURÉLIEN CABROL



On sait gré à Margarethe von Trotta (l'autrice, entre autres, de *L'Honneur perdu de Katharina Blum*) de ne pas nous perdre dans les méandres et l'imposture d'un banal biopic. Avec *Ingeborg Bachmann*, elle concentre son regard sur la tumultueuse relation amoureuse de cette écrivaine autrichienne de renom avec le célèbre dramaturge zurichois Max Frisch. Née en 1926 à Klagenfurt en Autriche, l'écrivaine est devenue célèbre très jeune par ses poèmes, occupant rapidement une place importante dans la république des lettres germaniques. S'installant à Rome en 1953, elle y mourut en 1973 dans des conditions restées quelque peu mystérieuses. Entre-temps, son aura littéraire n'aura cessé de croître.

De 1958 à 1962, Ingeborg Bachmann a partagé sa vie avec Frisch, rencontré à Francfort. Une histoire qui aura duré quatre ans mais qui laissera des traces indélébiles chez l'écrivaine. C'est donc cette période pri-

mordiale que raconte Margarethe von Trotta, habituée des portraits de grandes figures féminines comme Rosa Luxemburg et Hannah Arendt. Cette relation fut houleuse et finalement douloureuse. Après leur séparation, l'écrivaine tomba d'ailleurs malade et entreprit un voyage dans le désert pour tenter de se reconstruire. Avec sensibilité et empathie, la cinéaste dresse le portrait d'une femme libre, confrontée notamment à la jalousie d'un homme amoureux mais peu enclin à l'égalité, y compris dans le domaine littéraire.

Pour camper cette artiste engagée, la cinéaste a fait appel à une immense actrice d'origine luxembourgeoise, Vicky Krieps. On la sait désormais capable aussi bien de jouer sous la direction de Paul Thomas Anderson (*Phantom Thread*) que d'incarner la reine de France Anne d'Autriche dans l'adaptation des *Trois Mousquetaires* par Martin Bourboulon. Ici, elle passe de la gravité au sourire en un instant avec une grâce incroyable. Et c'est précisément l'image que voulait en donner Margarethe von Trotta: un mélange étonnant de rigueur et de charme, teinté d'une mélancolie sourde. Qui d'autre que Vicky Krieps pouvait ainsi camper cette femme hors du

commun? De film en film, elle impose un jeu au naturel à la fois simple et profond. On aura l'occasion de le vérifier une fois de plus lors du prochain Festival de Cannes où, dans un premier film intitulé *Love Me Tender*, adapté du livre éponyme de Constance Debré, elle est absolument bouleversante dans le rôle d'une mère dépossédée de son enfant.

Pour l'heure, il convient d'ajouter que ressort en salles *L'Amie*, le quatrième film de Margarethe von Trotta, qui obtint le Lion d'or au festival de Venise en 1981. Interprété par deux de ses actrices fétiches, Hanna Schygulla et Angela Winkler, c'est le portrait croisé de deux femmes que tout oppose quant à leur être, leur itinéraire et leur devenir. Soit en fait les deux facettes d'une même personnalité, tantôt faible, tantôt forte, qui cohabitent dans tout être humain. La cinéaste met ainsi en avant une sororité qui n'avait pas encore acquis ses lettres de noblesse artistiques et qui rend le film incontestablement moderne. ■

Ingeborg Bachmann, de Margarethe von Trotta, avec Vicky Krieps, Ronald Zehrfeld, Tobias Samuel Resch, Basil Eidenbenz. 1h51. Sortie mercredi.

« Ingeborg Bachmann », portrait d'une pionnière

Une évocation prévisible mais vibrante de la poétesse autrichienne

1958. La poétesse autrichienne Ingeborg Bachmann est une star outre-Rhin. L'hebdomadaire « Der Spiegel » lui a même consacré une couverture. Au hasard d'une vie très internationale, elle rencontre à Paris le dramaturge suisse Max Frisch. Coup de foudre. Passion. Et rapidement, des tensions. Difficile de trouver l'harmonie pour deux artistes qui ont besoin de solitude pour créer. Et de reconnaissance pour se rassurer.

Formidable Vicky Krieps

Après des biopics dédiés à Hannah Arendt ou Rosa Luxembour, la cinéaste Margarethe von Trotta s'attache de nouveau à décrire l'émancipation d'une figure féminine. Elle raconte la bataille d'une artiste pour affirmer son autonomie dans un milieu masculin. Trame archi-convenue, certes. Pour autant, difficile de rester insensible à cette évocation



Vicky Krieps dans « Ingeborg Bachmann ». ALAMODEFILM

élégante, et vibrante, d'une personnalité à part qui veille comme une guerrière sur ses secrets et sur sa liberté intérieure, formidablement

incarnée par Vicky Krieps.

Julien Rousset

« Ingeborg Bachmann », de Margarethe von Trotta, durée 1 h 51, en salles aujourd'hui.

TRANSFUCE

Choisissez le camp de la culture



Ingeborg Bachmann De Margarethe von Trotta

Avec Vicky Krieps et Ronald Zehrfeld.
Sortie le 7 mai

La cinéaste allemande Margarethe von Trotta qui s'est illustrée dans de nombreuses « vies filmées » aux accents clairement politiques – Hannah Arendt (2012) ou Rosa Luxembourg (1986) – signe une nouvelle « vie » engagée, centrée sur la relation chaotique entre la poétesse et romancière autrichienne Ingeborg Bachmann et le romancier et architecte suisse Max Frisch. Le premier problème qui se pose au couple d'artistes est une affaire de territoire. Ingeborg ne peut écrire qu'à Rome, Max qu'à Zurich. La cinéaste se concentre sur la discorde de terrain pour interroger un affrontement plus profond. Les deux auteurs de langue allemande nous entraînent dans une bataille rangée de civilisation. Leur vision du monde ne s'accorde guère. Ingeborg soupèse ses mots, cherche, recommence, quand Max martèle sa machine à écrire à une vitesse soldatesque. Les acteurs, Vicky Krieps et Ronald Zehrfeld, tiennent brillamment la note de ce concert dissonant. Splendor ressort parallèlement un autre film de la cinéaste ayant trait à l'émancipation féminine, longtemps invisible, *L'Amie* (1983).

—SÉVERINE DANFLOUS